

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er septembre 1888

L'EXPIATION

TROISIÈME PARTIE

II—FACE À FACE

GENARO jeta un cri de rage, le cri de la bête fauve prise au piège. Il avait, une fois de plus, devant lui, l'homme qu'il avait volé.

Le colonel, conservant une attitude glaciale, avait refermé la portière; puis il était remonté sur le siège.

—Si tu bouges encore, dit l'homme assis devant le forçat, nous te garrotterons et te mettrons un bâillon pour t'empêcher de crier.

Genaro se laissa retomber en arrière.

—C'est bien, rugit-il, quatre contre un, la lutte est inutile. Patience! J'aurai mon tour, et tous vous payerez cher cet attentat. Le duc de Balboa me vengera.

Personne ne lui répondit.

La voiture roulait sur la chaussée; puis, après une heure de course, le cocher tourna sur la droite, du côté de Vicalvaro.

Le trajet se poursuivit dans un silence sombre, qui témoignait de la fureur concentrée du forçat autant que de l'impassibilité de ses gardiens.

Genaro était si complètement absorbé dans sa pensée, qu'il paraissait endormi; il ne s'occupait plus de regarder la route, et ses yeux restaient fixes et baissés.

Enfin, la voiture s'arrêta. Puis un marteau résonna. Une porte cria sur ses gonds. On pénétra sous une voûte étroite et noire, en suivant un chemin qui descendait en pente. Des battements d'ailes attestèrent qu'on troublait, dans leur sommeil, des oiseaux de nuit, réfugiés dans ces ténèbres.

Tout à coup, l'homme assis devant Genaro lui jeta sur la tête un voile noir et épais, qu'il noua vivement sous le menton. Les deux autres lui lièrent les jambes avec une corde solide. Ensuite, tous trois l'enlevèrent.

Genaro, hors d'état de faire un mouvement, sentit qu'on dévalait avec lui un chemin très incliné, et l'air glacial qui saisissait ses membres, à mesure qu'on avançait, ne lui laissa pas de doute sur le séjour qu'on allait lui donner.

Bientôt on le déposa comme un fardeau sur un sol humide. Alors il n'entendit plus rien et vainement il essaya de se dégager. Ses mains, ses jambes étaient fortement garrottées. Le voile serré sur ses yeux le privait de la vue.

Cependant, presque aussitôt après il eut comme un éblouissement, le voile s'était défait de lui-même.

Le forçat, assis contre le mur, voyait maintenant à deux pas de lui le colonel.

Le regard du prisonnier chercha d'abord à percer l'obscurité, ensuite il s'arrêta dédaigneux sur l'homme qui le tenait à sa merci.

—Tu sais, bandit, le sort qui t'attend? dit le colonel, exhalant enfin sa colère si longtemps contenue.

Genaro répondit par un sourire de mépris.

—Tu mourras ici, à moins que tu ne me rendes mes papiers, continua l'officier, tu es en mon pouvoir et nul ne peut te secourir.

Genaro fit un geste d'étonnement.

—J'ignore de quels papiers vous voulez me parler dit-il avec beaucoup de calme, et je ne comprends pas pourquoi vous me tutoyez.

—Ah! tu n'ies, misérable, rugit le colonel. Je m'y attendais; mais la ruse est grossière; sache que mon dessein est arrêté. J'aurai mes papiers ou tu mourras. Ce que je veux, je le veux.

—Moi aussi.

—Ton langage est hardi. Avant peu tu changeras de ton. Écoute bien: ne compte pas sur le duc de Balboa. Il doit être ravi d'être débarrassé de toi.

—C'est possible, mais vous pourriez vous tromper.

Le colonel eut un éclat de rire.

—Vois, dit-il, cette corde qui te pend au-dessus de la tête. Tu n'auras qu'à la tirer quand tu seras décidé à obéir à ma volonté. La sonnette qui est au bout m'avertira.

Machinalement, Genaro leva les yeux et les fixa sur la voûte.

—Comment ferais-je, dit-il en ricanant, puisque je n'ai pas les mains libres?

—Tu te soulèveras comme tu le pourras. Avec un misérable comme toi, on est obligé de prendre toutes ses précautions.

Genaro se tut. Ses prunelles ardentes plongeant dans la profondeur de la cave. Il songeait au moyen de rompre ses liens et de s'échapper de ces oubliettes.

Le colonel lui lança un dernier regard écrasant, et sortit sans ajouter une parole.

La porte de fer gémit sur ses gonds.

Le faussaire resta seul, livré à ses pensées, épuisé en vain sa rage.

Le même soir, dans le palais de Balboa un domestique remettait au duc Alexandre la carte d'un visiteur inconnu, qui s'annonçait sous les auspices de l'ambassadeur de France.

Quelques minutes après, le mari de Térésa de Balboa se trouvait face à face avec le duc.

Don Carlos portait son uniforme d'officier français, avec la décoration de la Légion d'honneur.

Le duc, qui le voyait pour la première fois, le reçut avec affabilité et l'invita courtoisement à s'asseoir.

—Je viens vous voir monsieur le duc, dit le colonel avec un accent poli mais froid, pour vous parler d'une affaire importante, et je désirerais avoir avec vous un entretien sans témoins.

—Nous sommes seuls, monsieur, dit le duc un peu étonné, vous pouvez parler sans crainte d'être entendu par d'autre que moi.

—Je sais, monsieur, par oui-dire, que personne ne met plus que vous l'amour paternel au-dessus de tous les sentiments, et c'est pour cette raison que j'ai fait le voyage de Madrid, afin de prendre, dans un cas fort grave, conseil du duc de Balboa.

Don Alexandre s'inclina, mais il lui sembla qu'en prononçant son nom, l'étranger avait un sourire de mépris.

—Il y a seize ans, continua le colonel, mais avec l'intonation d'un homme qui se dispose à raconter une histoire, il y a seize ans, monsieur le duc, répéta-t-il en insistant sur chaque mot, dans un vieux château vivait une

jeune femme extrêmement belle et extrêmement malheureuse. Ses brillantes qualités, son immense fortune lui auraient donné le droit d'occuper un des rangs les plus élevés dans le grand monde, si elle l'avait voulu, mais elle aimait la vie simple et se consacrait dans l'isolement où elle s'était retirée, aux œuvres pieuses et charitables.

Le colonel s'arrêta un moment et son regard s'attacha sur le visage du duc, qui semblait pâlir.

—Les âmes pures, reprit l'officier, ne se doutent point de la perfidie des hommes.

—Je crois, monsieur, interrompit don Alexandre, à la fois intrigué et impatienté, que vous avez dessein de me faire un récit.

—En effet.

—Mais je ne vois pas, monsieur, en quoi ce récit peut me toucher personnellement.

—Je vous ai dit, monsieur le duc, que j'aurais



Le malade parlait maintenant presque distinctement.—(Voir page 36, col. 2.)

Le colonel haussa les épaules.

—Tous les jours, à la même heure, fit-il, je reviendrai te demander mes papiers; tu ne seras mis en liberté, tu ne recevras de nourriture que lorsque tu m'auras rendu ce que tu m'as volé.

—Je vous répète que je ne sais pas de quoi vous voulez me parler, et je vois que je suis victime d'une méprise ou d'une infamie.

Sans tenir compte de cette nouvelle dénégation, l'officier poursuivit:

—Tu comprends que ton obstination ne pourra être de longue durée; dans huit jours, la faim et la soif auront eu raison de ta résistance ou de toi.

Genaro se laissa retomber de tout son poids sur le sol.

—Ce que vous faites en ce moment, dit-il, n'est qu'un acte de force dont vous aurez à rendre compte bientôt. Prenez garde à ma revanche.